

Symbiose

Par Francis Spinoy

Son sac allait mourir !

«Non !». Il hurla, et son cri résonna longuement. C'était inutile... personne ne pouvait l'entendre. Il était seul, désespérément seul. C'était son destin, et il devait l'assumer...

Il murmura : «Tсах !». Depuis huit ans, c'était le nom de son sac, le nom qu'il lui avait donné alors qu'il n'était encore qu'une petite chose frémissant au creux de sa main. Il l'a relevé, doucement, tendrement. Ses mains tremblaient, une émotion violente faisait battre son coeur à grands coups sourds dans sa poitrine. Le coeur de son sac, lui, se vidait par courtes saccades étonnamment fluides, qui teintaient de pourpre l'azur de sa combinaison. Il était poisseux. De sang, de sueur, de désespoir...

Quoi de plus stupide qu'un éboulement ? On pense que tout est stable, minéral, immobile, figé pour l'éternité. On pense que tout ce qui pouvait tomber est tombé. Que des générations de Spélokes ont élagué les hasards du grand réseau, laissant la roche stable, dure, cohérente et parfaitement prévisible.

Mais non. Quelques pièges sournois subsistent, çà et là. Ils attendent, avec patience, la main qui monte vers une prise... sa main ! Il tire. Et tout bascule, tout s'effondre. Terreur, chute, impacts.

Et lorsqu'il se relève, qu'il se tâte, il réalise qu'il est indemne, qu'il n'a que des égratignures sans importance. Mais son sac, son fidèle, son compagnon de tous les dangers, son complice de tant d'aventures, se meurt. Écrasé par un piège vieux comme le monde !

Il voudrait se relever, hurler, courir, frapper la paroi. Mais ce n'est pas possible. Ses mains sont bien trop occupées à comprimer l'artère sectionnée, elles essaient désespérément de tarir la rouge fontaine de mort. Obscurément, il comprend qu'il est trop tard. Que la vie de son sac s'en va, que la vie de son sac le quitte...

Là, dans l'éternel silence du grand réseau, il ne peut plus rien faire maintenant, qu'attendre. La mort, il la devine, il la sent, elle rôde, elle approche, elle va frapper. Elle est là !

Quatre yeux pédonculés le regardent une dernière fois avec une douceur infinie, comme navrés de le laisser seul, de l'abandonner. Ils deviennent vitreux. Une palpe s'avance, lui serre le bras, devient flasque, retombe... C'est fini !

Tout tourne. Sa vue se brouille. Il sanglote. Il hoquette. L'air ne rentre plus dans ses poumons. Il se sent glisser sur le sol et tout devient noir...

Ils étaient deux, penchés sur le berceau de survie. Un Neurygien, reconnaissable à son costume vert fluorescent, tout ridé, sûr de lui, étonnamment laid en cette époque de perfection physique généralisée ; et un Medaspi, tout jeune, tout lisse, tout frais dans sa combinaison blanche, et qui n'avait même pas encore de plaques de communication sur le front.

«C'est un cas très rare», dit le Neurygien d'une voix lente et assurée. Le Medaspi se pencha un peu plus, faisant semblant d'écouter les paroles du vieillard. Celui-ci poursuivit : «Oui, un cas très rare. Le garçon que vous voyez là est l'un des derniers représentants d'une génécaste étonnante en voie de complète extinction, celle des Spélokes. Leur origine, leurs coutumes et leurs rituels si particuliers se perdent dans la nuit des temps. On les connaît mal, car leur étude est difficile : ils passent en effet la plus grande partie de leur vie dans des galeries naturelles du sous-sol, des espèces de cavernes creusées par l'eau dans la roche calcaire. Une inhibition pseudo-religieuse leur interdit formellement l'usage de la drogue-vie, et leur existence est donc... très courte ! Leur but vital, à ce qu'il semble, est d'accomplir le plus grand nombre possible d'exploits sportifs. Ils ont élaboré un système social compliqué, qui amène entre autres les mâles comme les femelles de cette espèce à s'attaquer à des difficultés de plus en plus grandes, dans le but d'obtenir du prestige et des avantages au sein du groupe...».

Il se tut, car un bras métallique articulé venait de jaillir de la base du berceau. Le bras fit rapidement une injection avant de se rétracter.

«Mmmm...», reprit le Neurygien qui s'était penché sur un écran, «Voyons : équilibre sanguin, apport de glucose, rien de bien important. Où en étais-je ? Ah oui, les Spélokes ! Et bien, dans leurs cavernes, ils font des choses impensables, comme descendre d'immenses puits verticaux, traverser des lacs d'eau glacée à la nage, ramper dans des conduits sinueux et boueux, à peine plus larges que leur propre corps. Et l'environnement, pensez à l'environnement ! Hostile ! Inhumain ! Des ténèbres permanentes, une humidité constante, pas de végétation naturelle, un froid glacial... Pour survivre, ils dépendent totalement d'un tas d'artifacts qu'inca et bio. Et la pièce principale de leur matériel, tenez-vous bien, c'est leur sac. Un sac vivant !».

«Un sac vivant !». Le Medaspi avait laissé fuser une exclamation polie. Mieux valait paraître intéressé.

«Oui, vivant !» C'est une forme de bio-synthèse artificielle, qui a été développée il y a plusieurs centaines d'années par leurs expérimentateurs génétiques. En gros, ce sont des animaux à sang chaud, asexués, avec des yeux mobiles très développés, nantis de quatre ou huit palpes suivant la race. Ils se nourrissent exclusivement de champignons très énergétiques cultivés par les Spélokes. Leur intelligence, elle, est en gros comparable à celle d'un chien. Comme ils sont absolument inoffensifs et qu'ils ne peuvent pas se reproduire par eux-mêmes, ils ont été épargnés par le Renouveau Humain de 524».

Le Neurygien s'arrêta : le corps mince gisant dans le berceau de survie venait de s'agiter. Le Medaspi fronça les sourcils, essayant péniblement de se remémorer ce qu'il savait concernant le Renouveau Humain. Il se souvenait vaguement d'une sorte de chasse aux sorcières à l'échelle solaire. Toutes les créations biologiques artificielles avaient été détruites par des fanatiques, qui les considéraient comme étant une menace pour la survie et la dignité de l'homme authentique. Comme il se doit, cette révolte impensable avait été impitoyablement réprimée et anéantie, mais la biosynthèse avait par la suite été sévèrement règlementée...

Le Neurygien sourit. «Il rêve, c'est bon signe !».

Il examina encore les écrans compliqués à la partie supérieure du berceau.

«Il se rétablira, mais il faudra le conditionner. Pour en revenir au sac, et bien, cet animal est très particulier. Son corps est creux ! Non pas comme le nôtre, qui contient des organes, mais entièrement creux, ou vide si vous préférez, avec une peau intérieure recouverte de fourrure. Il transporte dans ce creux tout ce dont le Spéloke a besoin pour survivre : sa nourriture, son matériel, ses habits de rechange, etc. Le Spéloke porte normalement son sac sur le dos, encore que ce dernier puisse se mouvoir par lui-même. Dans certaines situations difficiles, il est même capable de hisser son maître et s'il le faut, de le transporter sur une courte distance. Vous me suivez ?».

Le Medaspi acquiesça faiblement. La veille et une bonne partie de la nuit, il avait participé à une orgie sexuelle hallucinante, qui avait été organisée par un groupe de soeurs clonées du secteur des couveuses, et il n'avait pas encore eu le temps de récupérer. Il fit un effort désespéré pour se reprendre, mais aucune question pertinente ne lui vint à l'esprit.

Emporté par son sujet, le Neurygien continua :

«Et lorsque le Spéloke est fatigué, savez-vous ce qu'il fait ? Il s'arrête, il vide son sac, lui fait tendre les palpès sur des proéminences naturelles... et il se glisse dedans par la bouche, bien au chaud pour dormir, comme si c'était un sac de couchage posé sur un hamac. Incroyable, n'est-ce pas ?».

«Incroyable !». La voix du Medaspi n'était plus qu'un murmure. Tout ce qui lui restait d'énergie s'était réfugié dans ses paupières, et il se concentrait durement pour les maintenir ouvertes. Il entendit l'autre qui poursuivait :

«Avec les années, le Spéloke et son sac deviennent comme un maître et son chien, mais avec quelque chose de bien plus fort. Pensez donc, ils sont en contact physique permanent, ils dépendent totalement l'un de l'autre, on pourrait presque parler de symbiose ! «.

Le Neurygien avait terminé. Il regarda le Medaspi et vit qu'il s'était adossé au mur, deux mains sur le sol pour ne pas tomber, et les deux autres croisées sur la poitrine.

Il comprit qu'il n'avait pas été écouté. Dépité, il sortit de la salle de réanimation à grands pas, en faisant onduler furieusement sa queue préhensile.

A l'extérieur, le grand soleil rouge se couchait derrière les montagnes, éclairant de ses derniers rayons un couple d'hommes-oiseaux qui venait de s'élancer du Ni-dôrn en battant des ailes. Les ombres envahirent les formes tourmentées du vaste glacier qui occupait le fond de la vallée, traquant les derniers reflets du jour.

Et puis ce fut la nuit !
